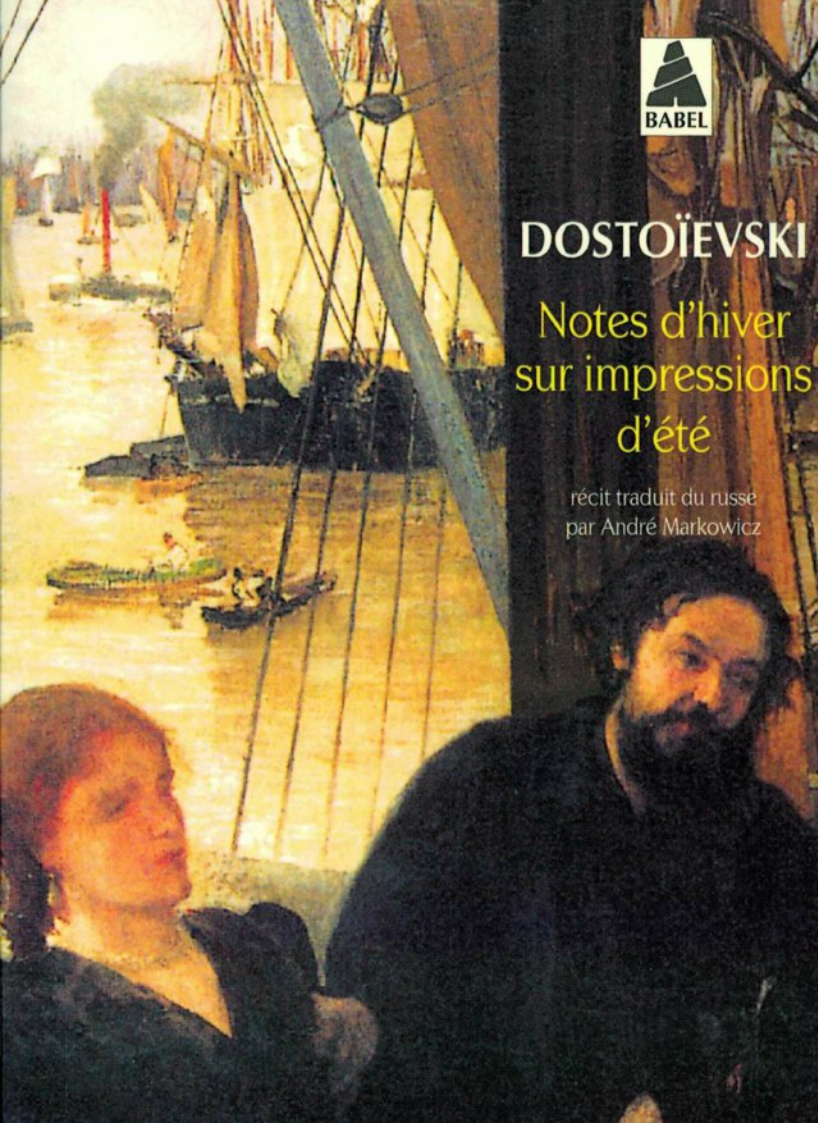




DOSTOÏEVSKI

Notes d'hiver  
sur impressions  
d'été

récit traduit du russe  
par André Markowicz



## BABEL, UNE COLLECTION DE LIVRES DE POCHE

### NOTES D'HIVER SUR IMPRESSIONS D'ÉTÉ

Pressé par ses amis de décrire ses impressions de voyage lors de sa première visite à l'étranger, en 1862, Dostoïevski répond par une fiction : entre observations, invocations, jugements, invectives, esquisses, croquis ou commentaires, l'écrivain élabore une typologie plus mentale que réelle de l'Occident, dont il ressort essentiellement que sa beauté et son élégance sont les cache-misère de la prostitution enfantine et d'une pauvreté endémique.

Dans ces scènes – qu'elles soient situées à Paris, à Londres ou dans un compartiment de chemin de fer –, on retrouve toute la verve féroce de l'auteur des *Carnets du sous-sol*.

*Né à Moscou le 30 octobre 1821, Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevski est entré en littérature en janvier 1846 avec Les Pauvres Gens. Il est mort à Saint-Pétersbourg le 28 janvier 1881. Toute son œuvre romanesque est disponible en collection Babel dans la traduction d'André Markowicz.*

Illustration de couverture : James Mc Neill Whistler, *Wapping on Thames* (détail), 1861, John Hay Whitney Collection, National Gallery of Art, Washington

NOTES D'HIVER  
SUR IMPRESSIONS D'ÉTÉ

**Titre original :**  
*Zimnie Zametki o Letnikh Vpetchatleniakh*

**© ACTES SUD, 1995**  
**pour la traduction française**  
**ISBN 978-2-330-08314-4**

FEDOR DOSTOÏEVSKI

NOTES D'HIVER  
SUR  
IMPRESSIONS D'ÉTÉ

traduit du russe par André Markowicz

BABEL



## CHAPITRE PREMIER

### EN GUISE DE PREFACE

Vous insistez depuis déjà tant de mois, mes bons amis, pour que je vous décrive au plus vite mes impressions de voyage à l'étranger, et vous ne soupçonnez pas que votre requête me met, purement et simplement, dans une impasse. Que pourrais-je bien vous écrire ? Qu'est-ce que je vous raconterais de nouveau, d'encore inconnu, d'encore pas raconté ? Qui de nous autres, Russes (je veux dire qui lisons ne serait-ce que des revues), ne connaît pas l'Europe deux fois mieux que la Russie ? J'écris "deux fois", c'est juste par déférence – dix fois, sans doute. Et puis, outre ces réflexions communes, vous savez spécialement que, moi, justement, je n'ai trop rien de particulier à raconter, ou, à plus forte raison, à écrire dans l'ordre, parce que, moi-même, je n'ai rien vu dans l'ordre, et que, si j'ai vu quelque chose, je n'ai rien eu le temps de voir de près. Je suis allé à Berlin, à Dresde, à Wiesbaden, à Baden-Baden, à Cologne, à Paris, à Londres, à Lucerne, à Genève, à Gênes, à Florence, à Milan, à Venise, à Vienne, et deux fois dans certaines de ces villes, et, tout cela, j'en ai fait le tour en exactement deux mois et demi !

Enfin, est-il possible de voir quelque chose convenablement en ayant fait tant de chemin en deux mois et demi ? Vous vous souvenez, mon itinéraire, je me l'étais fixé à l'avance, encore à Pétersbourg. Jamais je n'étais allé à l'étranger ; j'en rêvais depuis, ou presque, la première enfance, depuis cette époque où, durant les longues soirées d'hiver, faute de savoir lire, j'écoutais, bouche bée, mort de peur et d'extase, les parents lire avant de s'endormir ces romans de Radcliffe qui me faisaient délirer la nuit et me donnaient la fièvre. Il a fallu que j'attende l'âge de quarante ans pour me retrouver enfin à l'étranger, et, on comprend bien que j'avais envie, non plus d'en voir le plus possible, mais de voir tout, absolument tout, et ce, malgré le temps dont je disposais. De plus, j'étais résolument incapable de choisir les étapes avec sang-froid. Mon Dieu, j'attendais tant de ce voyage ! "Même si je ne vois rien en détail, me disais-je, j'aurai tout vu, je serai allé partout ; mais de la somme de ce que j'ai vu, un tout quelconque se formera, enfin, un panorama global. Tout le «pays des merveilles sacrées» m'apparaîtra d'un coup, à vol d'oiseau, comme la Terre promise vue d'une montagne, en perspective. Bref, ça donnera une impression nouvelle, merveilleuse, puissante." Parce que, à l'heure qu'il est, rentré chez moi, pourquoi est-ce que je ressens la nostalgie la plus profonde quand je repense à mes vagabondages estivaux ? Pas le fait que je n'ai rien vu en détail, mais que, n'est-ce pas, je suis allé presque partout, et, par exemple, pas à Rome. Et, à Rome, si ça se trouve,



j'aurais raté le pape... Bref, j'ai été saisi par une espèce de soif insatiable de nouveauté, de changement de lieux, d'impressions générales, synthétiques, panoramiques, en perspective. Eh bien, après une confession pareille, qu'attendez-vous de moi ? Que vous raconterai-je ? Que pourrai-je bien vous peindre ? Un panorama, une perspective ? Je ne sais quoi à vol d'oiseau ? Mais je parie que vous seriez les premiers à me dire que je vole un peu trop haut. Et puis, je me considère comme un homme de conscience, et je n'aurais pas du tout envie de mentir, même en ma qualité de voyageur. Or, si je commence à vous dépeindre, à vous décrire ne serait-ce qu'un seul panorama, eh bien, obligatoirement, je vous mentirais, et pas du tout parce que je suis un voyageur, mais, comme ça, tout simplement, parce que, dans la situation où je suis, ne pas mentir est impossible. Pensez : Berlin, par exemple, m'a laissé l'impression la plus aigre, et je n'y suis resté que vingt-quatre heures. Je sais bien, maintenant, que je suis coupable devant Berlin, et jamais je n'oserais affirmer positivement que Berlin produit, n'est-ce pas, l'aigre impression dont je parle. Ou alors aigre-douce, mettons, mais pas simplement aigre. Et d'où vint mon erreur fatale ? Mais d'une seule chose, assurément, de ce que je suis un homme malade, souffrant du foie, j'ai galopé quarante-huit heures dans un wagon, à travers la pluie et le brouillard, jusqu'à Berlin et, une fois débarqué, manquant de sommeil, jaune, fatigué, brisé, soudain, au premier coup d'œil, j'ai remarqué que Berlin ressemblait, à un point

incroyable, à Pétersbourg. Les mêmes rues au cordeau, les mêmes odeurs, les mêmes... (mais je ne vais quand même pas vous faire la liste de tout ce qui est le même !). Zut alors, Seigneur Dieu, me disais-je : c'était bien la peine de se ruiner la santé en chemin de fer pendant deux jours pour revoir exactement ce à quoi on voulait échapper ! Même les tilleuls<sup>1</sup> ne m'ont pas plu, et pourtant, pour leur préservation, le Berlinois sacrifierait tout ce qu'il a de plus cher, même, peut-être, sa constitution ; or, qu'y a-t-il de plus cher au Berlinois que sa constitution<sup>2</sup> ? En plus, ces Berlinois dont je parle, tous jusqu'au dernier, ils avaient l'air tellement allemands que, moi, sans même essayer de contempler (horreur !) les fresques de Kaulbach<sup>3</sup>, je me suis précipité à Dresde, plein de la certitude profonde que les Allemands demandaient une grande accoutumance, et que, par manque d'habitude, les supporter par grandes masses était une chose fort pénible. Or, à Dresde, c'est même devant les Allemandes que j'ai fauté : j'ai brusquement imaginé, à peine m'étais-je retrouvé dans la rue, qu'il n'y avait rien de plus

1. Allusion à la célèbre avenue de Berlin, *Unter den Linden* (sous les tilleuls). (N.d.T.)

2. Allusion ironique au conflit constitutionnel en Prusse en 1861-1862. Le Parlement n'avait émis qu'une protestation de pure forme quand le gouvernement avait fait adopter le budget sans le consulter. La constitution n'avait donc qu'une valeur toute relative.

3. Fresques historiques monumentales à la gloire de la nation allemande ornant les escaliers du Nouveau Musée à Berlin. (N.d.T.)

répugnant que le type des habitantes de Dresde, et que le poète de l'amour en personne, Vsévolod Krestovski<sup>1</sup>, le plus convaincu et le plus joyeux de nos poètes russes, que lui-même, donc, s'y serait complètement perdu, et même, peut-être, en serait venu à douter de sa vocation. Evidemment, l'instant d'après, j'ai senti que je disais des bêtises, et que jamais, en aucune circonstance, il ne pourrait en venir à douter de sa vocation. Deux heures plus tard, tout s'expliquait : je suis rentré dans ma chambre d'hôtel, j'ai tiré la langue devant la glace et je me suis convaincu que mon jugement sur les dames de Dresde ressemblait à la plus noire des calomnies. Ma langue était jaune, mauvaise... "Mais comment se fait-il, non mais, comment se fait-il que l'homme, ce roi de la nature, dépende à ce point de son propre foie, me dis-je, qu'est-ce que c'est que cette infamie ?" Sur ces pensées consolantes, je suis parti pour Cologne. Je l'avoue, j'attendais beaucoup de la cathédrale ; je la dessinais avec vénération dans ma jeunesse, du temps où j'apprenais l'architecture<sup>2</sup>. Au retour, en repassant par Cologne, c'est-à-dire un mois plus tard, quand, au retour de Paris, j'ai revu la cathédrale, je voulais presque "lui demander pardon à genoux" de ne pas avoir compris toute sa beauté la première fois,

1. Vsévolod Krestovski (1840-1895), poète lyrique mineur, très populaire à l'époque. (N.d.T.)

2. Dostoïevski avait étudié l'architecture à l'École supérieure du génie entre 1838 et 1842. (N.d.T.)